

OLIVIER HANNE ET THOMAS FLICHY DE LA NEUVILLE,
L'ÉTAT ISLAMIQUE, ANATOMIE DU NOUVEAU CALIFAT, PARIS,
BERNARD GIOVANANGELI EDITEUR, 2015, 192 PÁGS.

Jacques Henry

L'actualité proche- et moyen-orientale peut désemparer l'honnête homme non averti. Les buts poursuivis ne sont pas plus clairs que les noms, les lieux, les effectifs, les moyens matériels ou les modes d'action. Cela n'a pas empêché un groupe terroriste de fonder un Etat islamique –l'EI– à cheval sur l'Irak et la Syrie. Il y a institutionnalisé la terreur et joue à repousser les limites naïvement assignées à la barbarie. Il utilise Internet en virtuose. Il recrute dans nos banlieues mais aussi dans nos campagnes. Les dirigeants français lui objectent des discours entendus cent fois: il ne faut pas désigner Daesh comme un Etat islamique parce qu'il "n'a rien d'un Etat et ne représente en rien l'islam" (Jean-Yves Le Drian, 24 septembre 2014). Le "Haro sur l'amalgame!" sert de cri de ralliement, et est supposé valoir clef de compréhension.

Olivier Hanne et Thomas Flichy de la Neuville¹ proposent à point nommé un essai qui rend à la situation sa profondeur, traite de l'avènement de l'Etat islamique, de la "dynamique du proto-Etat" et des impacts sur la région, et s'achève sur trois scénarios prospectifs. Cette synthèse visant la concision, l'on ira chercher ailleurs les compléments historiques, et notamment l'éclairante histoire de l'Irak et de la Syrie entre 1918 et 1989. On ne fera pas davantage grief aux auteurs, universitaires reconnus, de ne pas s'être déplacés; l'on reste toutefois réservé face au fréquent recours à des sources journalistiques dont la fiabilité n'est pas évaluée.

La complexité de la situation contraint à l'aborder par une représentation intentionnellement simplifiée mais intellectuellement mania-

¹ Olivier HANNE et Thomas Flichy de la Neuville, *L'Etat islamique, Anatomie du nouveau califat*, Bernard Giovanangeli Editeur, 2015, p. 192.

ble. Nous traiterons par préterition toutes les nuances nécessaires à une appréhension fine, pour ne retenir que les lignes suivantes².

Géographiquement la région n'a pas toujours été morcelée.

“De fait, depuis la conquête arabe jusqu’aux Abassides et aux Ottomans, Syrie et Irak ne formaient qu’un espace, certes régulièrement ébranlé par les troubles, les particularismes régionaux et les explosions religieuses, mais son unité linguistique, culturelle ou religieuse demeurait. De Mossoul à Alep et Damas, marchands, oulémas, pèlerins, fidèles shiites et sunnites, sectateurs fanatiques ou paisibles nomades, tous pouvaient aller et venir dans le vaste espace du Croissant fertile à peu près librement.” (pp. 65-66)

La capitulation de la Triple Alliance conduisit au démantèlement hâtif des empires austro-hongrois et ottoman. Autour du traité de Sèvres (1920) et avec ses mandats moyen-orientaux, le Royaume-Uni conçut l’Irak, conglomérat artificiel et sous contrôle, dont l’unité exigeait un pouvoir fort. Les années 1950 et 1960 furent celles des nationalismes arabes et panarabes. Peu jugèrent alors le danger islamiste digne d’une réelle attention. Les années 1970 et 1980 virent les prises de pouvoir du clan Assad (1971), l’explosion du Liban (1975), et l’avènement de Khomeini (1979) et Saddam Hussein (1979). Les despotes locaux s’avérèrent moins éclairés et plus tentés par le terrorisme que ce qu’espérait Saint-Germain-des-Prés. Moscou tirait les marrons du feu. Danièle Mitterrand promenait les Kurdes du PKK. Du moins conservait-on un ordre en mesure de réguler un peu les conflits interétatiques de type Iran-Irak avec des moyens connus.

Juste après la chute du mur, la première campagne d’Irak (1990) humilia les populations irakiennes et remplit les Américains du sentiment de leur juste omnipotence. Elle marqua aussi le début de ce que, par analogie avec la guerre du Péloponnèse ou la guerre civile européenne de 1914-1945, l’on pourrait appeler “la grande guerre d’Irak”, ce conflit dont personne ne voit le terme. L’Arabie saoudite et le Qatar, religieux et sunnites, n’avaient pas soutenu l’Irak, sunnite et laïc (en soulignant que la laïcité en terre d’islam ne correspond pas à la laïcité dans une Europe qui a apostasié), contre l’Iran religieux et chiite ; ils soutinrent pourtant constamment l’aventure états-unienne. A ceci s’ajoutèrent le 11 septembre et le manichéisme passionnel qui s’ensuivit. Le 1^{er} mai 2003, George Bush Jr appontait sur le porte-avions Abraham Lincoln décoré d’une grande bannière: “*Mission accomplished*”. Pris dans leur euphorie

² Le lecteur que ne satisfait cette présentation excessivement résumée peut contacter l’auteur, jd.henry@orange.fr.

conquérante, les faucons néo-conservateurs n'entendaient pas en rester là; la Syrie et l'Irak figuraient explicitement sur leur programme ; on peine encore à discerner la part de l'aveuglement et celle de la manipulation intéressée, de même que le rôle exact joué par Israël. Quoi qu'il en soit, on déchantait vite. Par méfiance envers les sunnites regardés comme liés à Saddam Hussein et au panarabisme du parti Baas, les Américains et les élections de 2005 portèrent au pouvoir les chiites irakiens. Le premier ministre Nûri al-Maliki gouverna au mépris du premier bien commun, à savoir l'unité, une unité impensable en l'absence d'un pouvoir fort comme celui qui venait d'être abattu.

Cela jeta les sunnites irakiens vers ce terrorisme religieux qui harcela les forces américaines jusqu'à leur départ précipité, fin 2011. Al-Baghdâdî, aujourd'hui à la tête de l'EI, descend de ce terrorisme anti-américain et antichiite des années 2000, qui a trouvé un terrain de développement dans les zones sunnites d'Irak (prise de Mossoul, deuxième ville du pays, en juin 2014), mais aussi dans les zones de Syrie que les printemps arabes ont soustraites à l'autorité de Damas. Hanne et Flichy de la Neuville évoquent le besoin de revanche du sunnisme (pp. 62-70). L'expression peut être discutée: le sunnisme demeure une notion large ; selon des modalités différentes, il a politiquement prospéré en Arabie Saoudite comme en Irak; peut-être faudrait-il parler de vengeance du panarabisme intégriste, ou de banqueroute de l'esprit de Sèvres.

La pièce serait déjà complexe si les acteurs s'avéraient raisonnablement homogènes et respectaient un tant soit peu la règle portant sur les amis de mes amis, ou au moins celle sur les ennemis de mes ennemis, mais ils ne la respectent pas. La nébuleuse des terrorismes sunnites est parcourue par des fractures sanglantes (*cf* pp. 60-61, 129-135). Hanne et Flichy de la Neuville voient en Al-Qaïda un modèle auréolé de prestige, mais élitiste et mû par des ambitions plus eschatologiques que territoriales ; Al-Nosra, qui lutte en Syrie contre Assad et le pouvoir chiite, en hérite assez directement. Daesh se situe dans une perspective plus égalitaire, parfaitement à l'aise dans les nouvelles technologies, plus radicale dans le crime, et surtout avec un but politique clair, le rétablissement du califat (fondation de l'EI) puis son extension. Hanne et Flichy de la Neuville donnent un précieux éclairage historique, même si la haine inexpiable que se vouent l'EI et Al-Nosra reste difficile à comprendre, sauf à admettre qu'elle relève de querelles entre fanatiques.

A ce jour, le monde chiite apparaît comme uni contre l'EI sunnite. Il bénéficie du soutien de la Russie et de la Chine, qui bloquent à l'ONU les résolutions contre la Syrie. Des lignes de tension existent pourtant, ne serait-ce que parce que le chiisme des alaouites syriens est sujet à caution,

et que le tyran Assad n'est pas un ayatollah. Il apparaîtrait même comme l'ultime rempart contre l'EI s'il ne s'était pas rendu aussi infréquentable. Dans le même temps, les Etats-Unis bénéficient d'une médiation qatarie pour rouvrir un certain dialogue avec l'Iran, dernier appui de ce qui reste de pouvoir légal (et chiite) à Bagdad. Comme la Russie n'est jamais en reste, elle profite de cette brèche pour proposer à l'Iran des missiles anti-aériens à longue portée.

Les pays arabes sunnites religieux comme l'Arabie saoudite ou le Qatar participent aux frappes contre l'EI. En Irak-Syrie, ils se trouvent donc objectivement alliés du monde chiite qu'ils combattent au Yémen. Cela peut étonner. Mais les auteurs rappellent que le wahhabisme saoudien "est indissociable du système monarchique, profondément anti-démocratique, alors que les courants salafistes –et les hommes de Daesh– sont tous acquis à l'idée d'égalité entre musulmans et à un certain partage du pouvoir. De plus, le royaume saoudien a, dès sa naissance, accepté l'alliance avec les Etats-Unis, or ce réalisme politique est jugé comme une trahison" (p. 139). De fait, ces pétromonarchies aux antipodes des principes de 1776 dépendent du bienveillant soutien américain, qui dépend lui-même de la valeur du pétrole arabe, que le gaz de schiste risque fort de déprécier. Simultanément, l'ouverture américaine vers l'Iran, même timide, n'enchant pas les riverains occidentaux du golfe persique. L'achat inattendu de Rafale par l'Egypte (soutenue par l'Arabie Saoudite) et par le Qatar doit se lire dans un contexte où les pays arabes prennent de la distance par rapport aux Etats-Unis, ceci étant évidemment joint à une conjoncture favorable (baisse de l'euro, qualités de l'avion, soutien officiel français). Avec ceci, les relations entre l'Arabie saoudite et le Qatar étaient exécrables encore récemment, Doha ayant pris parti pour les Frères Musulmans en Egypte, et diverses fortunes qataries pouvant être soupçonnées de soutenir Daesh en sous-main.

Quant à la Turquie (pp. 142-147), sa duplicité semble encore plus avérée que celle du Qatar. Ankara a de bonnes raisons de soutenir l'EI et de bonnes raisons de craindre qu'un EI trop victorieux ne se retourne contre elle. En opposition frontale à la Syrie d'Assad, radicalement opposée aux revendications autonomistes de ses propres Kurdes, la Turquie d'Erdogan doit servir au moins occasionnellement de plateforme logistique pour Daesh. Elle semble d'ailleurs bénéficier du trafic de pétrole qui alimente les caisses de l'EI, avec qui elle entretiendrait des relations diplomatiques secrètes. Les personnalités des zones chrétiennes ont clairement mis en cause son double jeu. Parallèlement, la Turquie accueille sur son sol plusieurs centaines de milliers de réfugiés, notamment kurdes ; cela lui fournit une réponse légitime à opposer aux pays européens qui lui reprochent de ne pas s'engager au sol, et qui n'accepteront jamais un tel fardeau.

Face à cette situation, que peut-on espérer ou prédire pour après-demain ?

L'EI peut sans doute encore s'étendre, voire unifier de force l'Irak et la Syrie, même si cela semble peu vraisemblable vu les oppositions en présence; et puis, comme tous les mouvements apocalyptiques et quelle que soit son extension, l'EI est condamné à s'embourgeoiser ou à disparaître, quitte à renaître sous forme non de proto-Etat mais de mouvance terroriste.

Au-delà de l'ambition de "vaincre Daesh", les objectifs américains ne se laissent pas bien identifier : garde de champs pétrolifères encore bien utiles? soutien à Israël? maintien à distance de la Russie et de la Chine? interventionnisme de réflexe mêlé à un isolationnisme d'opportunité? Dans le chapitre consacré aux "aléas de la géopolitique américaine", Hanne et Flichy de la Neuville affirment:

"La guerre en l'occurrence se présente comme une thérapie pour les diplomaties occidentales gênées par ce monstre froid qu'est l'Etat islamique et qui n'est pas sans rapport avec leurs égarements stratégiques depuis 2001." (p. 160)

La question des frontières se pose également. Accepter de les reconsidérer, c'est peut-être permettre l'émergence d'Etats-nations réels, en conclusion heureuse de cette sorte de guerre de Trente ans moyen-orientale ; mais cet optimisme westphalien correspond vraisemblablement à une projection induite de l'histoire européenne; nul ne peut garantir qu'il résistera aux islams et aux tensions locales: le panarabisme à la Nasser a vécu. Refuser de les reconsidérer, c'est peut-être garder close la boîte de Pandore, mais c'est aussi prolonger les conditions d'un chaos dont les victimes se comptent par millions, et dont les chrétiens font les premiers frais.

Cette absence de vue stratégique n'aide pas à décider de la bonne tactique. La Maison Blanche a appris en Irak qu'un engagement au sol, même massif, coûterait cher en vies américaines et ne résoudrait pas les problèmes de la région. Elle doit se douter que les frappes aériennes contre l'EI, auxquelles participe l'armée française, demeureront d'une efficacité encore plus limitée.

Sans oser émettre ici de réelles propositions, nous nous contenterons de pointer ce que l'EI peut enseigner sur l'islam et sur notre civilisation.

L'enthousiasme absurde que les printemps arabes ont suscité est bien oublié, de même que les rêves de pays socialement musulmans mais administrativement laïcs comme chez nous. Personne ne croit plus à l'adoption prochaine, par tous les musulmans, d'un islam tolérant et

compatible avec la postmodernité occidentale, de cet islam que se construisent nos politiciens, qu'ils regardent comme le "vrai Islam" tellement meilleur que le christianisme. Il faudrait relire les éditoriaux du *Monde* ou de Bernard-Henri Lévy parus en 2011, et les publier dans une anthologie de la myopie géopolitique. On peut certes enchaîner les variations sur le thème : "L'EI est une clique d'assassins illettrés qui ne représente en rien l'islam". Oui, mais

"il serait trop simple que les hommes de l'EI soient des fous, des illuminés ou des victimes d'un embrigadement. Leur détermination n'est pas celle du psychopathe, mais de l'homme de foi qui sait que la vie de l'au-delà l'emporte sur celle du monde. Si l'Etat islamique intègre des déséquilibrés ou des déclassés sociaux, il attire d'abord des croyants sincères qui ont lu, ou au moins parcouru, les grands érudits rigoristes du Moyen Age, et surtout Ibn Taymiyya. Al-Baghdâdî n'a rien d'un exalté aux propos délirants. L'homme est froid, intelligent, cultivé" (p. 88).

Al-Baghdâdî

"est réputé pour son fanatisme et son arrivisme. [...] Son érudition religieuse, sa piété et surtout son intransigeance font de lui un redoutable leader. Intraitable dans ses actes, il emprunte aux chroniques médiévales les actes de cruauté qu'on lui prête et qui sont la marque des anciens califes: crucifixion d'opposants, lapidation d'une femme pour avoir ouvert un compte Facebook, exécution devant ses parents d'un adolescent s'amusant à se moquer du prophète" (p. 58).

Cela soulève la question même de la rationalité en islam. Il ne s'agit évidemment pas de se demander si la pratique d'un certain islam peut être compatible avec la raison: le cas d'Averroès ou d'Avicenne suffit pour répondre par l'affirmative, même s'il a été beaucoup plus étudié en terre chrétienne que dans les facultés musulmanes. Il s'agit de s'interroger sur les islams, sur les frontières poreuses qui les définissent, sur leur potentiel de métamorphose, sur les possibilités de passer d'un islam à l'autre, et sur la manière de réunir les conditions de transition politique vers un islam à visage humain, sans même parler de conversion. Pour avancer une réponse simpliste, l'on ne voit pas comment les gouvernants occidentaux pourraient s'y prendre plus mal.

A côté de cette question liée à l'islam, la seule existence de l'EI vient blesser nos certitudes les plus chères. Un Etat transfrontalier apparaît d'un coup, sans vote du Conseil de sécurité, sans se soucier le moins du monde de l'ONU. A l'heure de la parution de ce numéro, il aura fêté son

premier anniversaire; ce n'est pas bien vieux, mais suffisant pour que l'on commence à craindre qu'il sache administrer dans la durée un territoire aujourd'hui vaste comme le Royaume-Uni et peuplé d'une dizaine de millions d'âmes. D'après un artisan syrien : "J'ai l'impression d'avoir affaire à un Etat respecté, pas à des voyous." (p. 101) Il est difficile de prendre plus brutalement de front notre bonne conscience bureaucratique, sûre de ses statistiques, de ses archives, de son obèse fonction publique et de sa réglementation tatillonne.

Le sous-chapitre que Hanne et Flichy de la Neuville consacrent à la vie quotidienne sous Daesh est certes un peu court (pp. 96-103), de même que celui relatif à ce que l'on pourrait appeler le commerce extérieur et le financement par le pétrole de contrebande (pp. 114-120). On aimerait comprendre ce marché noir, les filières, les passeurs, les clients, les payeurs, les coopérants. On aimerait comprendre comment l'EI a pu émerger si vite. Les auteurs avancent une comparaison avec la révolution d'octobre (p. 171). Certes, Daesh, comme tous les groupes terroristes, a dû vivre de l'impôt révolutionnaire. Mais il a su se muer en structure étatique, avec des moyens flambant neufs et des files de beaux camions achetés en série; le demi-milliard trouvé dans la banque de Mossoul n'explique pas tout: pour acheter, il ne faut pas seulement de l'argent, il faut aussi trouver un marchand. Qui vend à Daesh et comment? Où les cadres furent-ils formés? L'obscurité demeure, mais, pour le moment du moins, cela a l'air de fonctionner. L'EI a battu monnaie et assure une certaine sécurité, une certaine justice islamique. Finalement la vie est simple, et il faut que ce soit le plus barbare des proto-Etats qui nous le rappelle.

Il y a peut-être pire encore. Par opposition à la génération Al-Qaïda, grandie dans les montagnes afghanes et la résistance à l'invasion soviétique avec l'aide américaine, celle de l'EI a pu être qualifiée de "djihadiste 2.0" (p. 129). On peut certes lapider une femme pour avoir ouvert un compte Facebook (*cf supra*); on recourt dans le même temps à Internet comme au plus efficace des moyens de recrutement, y compris des femmes. L'EI est-il pensable sans la Toile? Ce n'est pas certain. La dextérité informatique fait bon ménage avec l'obscurantisme islamiste. Elle sert à la propagande voire à l'intimidation lorsqu'une chaîne comme TV 5 monde se laisse pirater. L'EI prend de ce fait un aspect hypermoderne: violence désinhibée, goût pour la peur et les sensations fortes, tactique du choc de communication, le tout sur fond de salafisme.

Le bon usage des nouveaux outils de communication est fort peu répandu, parce que lesdits outils n'ont pas été conçus pour qu'on en use bien. Imaginés comme vecteurs du progrès radieux, comme trame des futurs liens démocratiques, comme expression naturelle du village mondial, les

réseaux sociaux et les moyens mobiles de communication se caractérisent par une immédiateté qui fraternise mal avec le temps de l'intelligence, une ubiquité qui défie la proximité réelle, une immatérialité étrangère aux rapports humains. Dire que Facebook et consorts prédisposent au fanatisme, ce serait aller un peu trop loin. Ce serait nier l'évidence que ne pas admettre qu'ils altèrent souvent le lien entre la personne et les groupes dans lesquels elle s'insère, avant de conduire à l'enfermement au sein de communautés fantasmagoriques, à une sorte de solipsisme collectif. La fragile sagesse humaine n'y trouve pas son compte.